

Du discours de domination

Jeanne Lapointe

Volume 12, numéro 3, décembre 1979

FÉMINAire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500499ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500499ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, J. (1979). Du discours de domination. *Études littéraires*, 12(3), 351–356. <https://doi.org/10.7202/500499ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

DU DISCOURS DE DOMINATION

jeanne lapointe

« Laughter as an antidote to dominance is perhaps indicated ».

Virginia WOOLF,
Three guineas, Hogarth Press, 1968, p. 319.

Chers Thierry Maertens et quelques Autres,

Vos propos éclatants et mélancoliques constituant une parfaite maquette du discours culturel au sujet des femmes, ils ont de quoi fasciner : on y voit fonctionner l'étrange inconscience de certains sophismes acrobatiques et péremptives à l'appui de l'ordre dominateur-dominée.

Vous raisonnez tous de la même façon, depuis S. Paul¹ et bien avant : 1) constatation d'un état de fait dans un temps et un lieu donnés : Paul voit que les femmes autour de lui portent voile et cheveux longs, et vite s'empresse de définir par là la « nature » des femmes (méfions-nous de cette nature ou essence toujours définie par l'Autre); 2) il essaie d'imaginer une femme sans voile ni cheveux longs et constate, éberlué, que ce serait exactement pour elle comme d'être rasée (!); 3) pour protéger et consolider cette « nature » qu'il a observée, il décrète la Loi : la femme doit porter le voile, comme « signe de sa sujétion » à l'homme. Même Épître (Corinthiens, 1) paragraphe 15, même raisonnement : la femme se tait à l'église, c'est donc sa « nature », d'où la Loi : la femme doit se taire à l'église.

Aujourd'hui l'Ayatollah assure la relève quant au chador et l'Église, quant au silence qui sied aux femmes. C'est dans ce deuxième volet de la pensée de Paul que s'inscrit votre texte. Remarquant le mutisme assez généralisé des femmes dans le discours culturel occidental, vous expliquez ce fait par une « nature » qui, curieusement, serait beaucoup plus située dans la physiologie masculine que dans la femme même. Cet argument du pénis, représentant en miniature le corps et symbole du discours, représentant du réel — toute cette

machinerie assurant aux mâles l'exclusivité du discours — aurait de quoi déclencher l'hilarité, si l'on ne songeait aussitôt et avec la componction voulue que cela vient de la Loi-du-Père-Lacan. S'il faut occulter le corps de la femme (« Ah ! cachez-moi ce sein ») pour que le discours (mâle) advienne, faut-il aussi à ce moment effacer le pénis ? Cruelle destinée. Toujours dans cette voie de la raison raisonnante amusante, la femme, avec deux seins, serait-elle alors plutôt douée, de par « nature », pour la double représentation, sans doute aussi le bilinguisme, en tout cas sûrement pour le langage à double sens et le mensonge.

Sur le sable fragile d'un postulat mythique — lui-même fantôme de posséder le don de voyance et la toute-puissance — on peut empiler des montagnes de sophismes, pourvu qu'on les filtre dans l'écran de fumée, des systèmes supercodés. Dans d'autres cas suffira la simple autorité théologique d'une parole censée produite sans sujet parlant. Freud lui savait que ses théories étaient sa mythologie personnelle ; il ne savait pas suffisamment qu'elles étaient aussi la mythologie culturelle ambiante pour ce qui est des femmes. Loin de moi la pensée de taxer S. Paul et les autres de calculs retors et de manœuvres machiavéliques : tout simplement parlait par sa bouche le brave inconscient surmoi-ïque de ses habitudes familières et locales avec tout le confort stable et paisible que peuvent assurer l'occultation et le mutisme des femmes et des esclaves, ainsi que les dons de cuisinière de ces « âmes » féminines qui l'accueillaient au cours de ses périlleux voyages.

Déplorons le sort de ce pauvre Tirésias, épieur, déshabilleur, à l'occasion dénudeur de femmes à coups de fouet (6) * et qui subito se métamorphose en voyant. Freud aurait dû en faire le fétiche du fétichisme. Traumatisé par ce qu'il n'a pas vu sur ce corps et encore plus quand ce qu'il n'a pas vu là se met à parler et à parler le langage du corps (un peu comme Lévi-Strauss devrait se sentir quand la femme, simple signe d'échange dans son système, soudain se met à utiliser elle-même les signes), Tirésias « se tourne avec peine vers quelque impossible éblouissement » (13) « dans cette nouvelle soli-

* Les chiffres entre parenthèses correspondent à une numération des paragraphes du texte de Jean-Thierry Maertens, proposée ici pour la commodité des renvois.

tude» (13); n'en pouvant mais, il décrète que le corps de la femme est bien préférable imaginaire que réel. Les inquisiteurs aussi trouvaient cela; ayant bien cogité la nuit sur le sinistre commerce de la sorcière avec Satan, ils n'avaient plus au matin qu'à effacer par le feu ce corps de mort et de péché, ce discours non autorisé, et le fait, humiliant pour eux, d'être nés d'un tel corps, de « la mère, pulsion de mort incarnée » (23). À tout prix faire taire ces femmes qui m'ont vu petit enfant, qui me narcissisent maintenant avec compassion, protégeant mon intime fragilité. Faire taire la suprême inconvenance de ces discours « au sein de la cohérence (sic) littéraire » (20). Les femmes réelles « distraient des pulsions » (21) le malheureux Tirésias, fétichisé à mort. D'ailleurs, quand elles parlent, que font-elles d'autre que recourir « aux formes héritées d'une écriture qui de sa maîtrise les autorise » ? (16). En dépit du rond de jambe stylistique, mode École freudienne, peut-on être plus clair sur le silence que doit femme garder parmi les prélats de l'intellectualité ? Et voilà pourquoi votre fille...

Un libéralisme de bonne venue, le ton paternel ici et là : « à bon droit révoltées » (14), « une lutte juste et laborieuse » (14), la contrition et l'auto-accusation ailleurs, une certaine envie diffuse des jouissances attribuées aux femmes, quel riche matériel ici pour une analyse qui n'est cependant pas mon propos.

« L'imagination ne devient production que si elle opère la médiation entre la sensibilité et la raison théorique autant que pratique » (Marcuse, *Vers la libération*, Denoël-Gonthier, 1970, p. 46). Toutes les paroleries au sujet du corps pénien éjaculant du langage, du corps féminin censé-ne-pas-savoir auraient de quoi glacer d'épouvante par leur froide et impardonnable légèreté quant à la réalité concrète des femmes, à leur sensibilité personnelle aux prises avec ces fascismes idéologiques. Les seuls écrivains et penseurs masculins qui ont réussi à tenir des propos acceptables pour les femmes se sont situés à ce plan de la démocratie élémentaire et des résonances affectives qu'entraînent ses plus criantes carences. Je pense à John Stuart Mill, et ici à Jean Le Moyne.

C'est un projet utopique jusqu'au vertige, pour un homme, que de théoriser sur les femmes. La théorie étant, par essence,

fondée sur un imaginaire et une hypothèse, nul ne peut empêcher l'inconscient du sujet parlant d'y lâcher ses fantasmes dans tous les interstices. Ces fantasmes seront fatalement ceux de la névrose mâle de domination, ce narcissisme obsessionnel (contrôle, domination, auto-satisfaction, sado-masochisme) qu'on inculque comme rôle social aux petits garçons de la même façon qu'on imposait aux petites filles la théâtralité de complaisance hystérique les incitant à correspondre aux images qu'on attendait d'elles.

Quelque brillante performance qu'il constitue, un discours de récupération — le fût-il inconsciemment — doit susciter une contre-lecture qui dépisterait, sous le tambourinement antique du discours monosexuel, l'imprudente et finalement désarmante irrationalité libidinale qui l'agite. Bien que la perspective d'entrer dans ce jeu de leurres d'une raison surtout résonnante n'offre en soi que peu d'attraits. Courage cependant, vous les femmes, le progrès doit être possible puisque déjà ces « analphabètes paysannes » (8) qu'étaient les sorcières pouvaient cependant « signer leur nom » (8) dans le même paragraphe mais dix lignes plus haut. Tout discours a ses lapsus, par où entrer. Des tourbillons de vent s'y peuvent engouffrer.

Université Laval

Note

¹ C'est encore dans *Three Guineas* que Virginia Woolf invite à le relire avec l'œil d'une femme.

Paul, I Corinthiens, 11 :

« *La tenue des femmes dans les assemblées religieuses.* Je vous félicite de ce qu'en toutes choses vous vous souvenez de moi et gardez les traditions comme je vous les ai transmises. Je veux cependant que vous le sachiez : le chef de tout homme, c'est le Christ : le chef de la femme, c'est l'homme ; et le Chef du Christ, c'est Dieu. Tout homme qui prie ou prophétise, le chef couvert, fait affront à son Chef. Toute femme qui prie ou prophétise, le chef découvert, fait affront à son chef ; c'est exactement comme si elle était tondue. Si donc une femme ne met pas de voile, alors, qu'elle se coupe les cheveux ! Mais si c'est une honte pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou tondus, qu'elle mette un voile.

L'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et le reflet de Dieu ; quant à la femme, elle est le reflet de l'homme. Ce n'est pas l'homme, en effet, qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête un signe de sujétion, à cause des anges. Aussi bien, dans le Seigneur, la femme ne va pas sans l'homme, ni l'homme sans la femme ; car, de même que la femme [a été tirée] de l'homme, ainsi l'homme [naît] par la femme, et tout vient de Dieu.

Jugez-en par vous-mêmes. Est-il convenable que la femme prie Dieu la tête découverte ? La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter les cheveux longs, tandis que c'est une gloire pour la femme de les porter ainsi ? Car la chevelure lui a été donnée en guise de voile.

Au reste, si quelqu'un se plaît à contester, tel n'est pas notre usage, ni celui des Églises de Dieu. »

1 Corinthiens 15 : « Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est par permis de parler ; qu'elles se tiennent dans la soumission, ainsi que la Loi même le dit. Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leur mari à la maison ; car il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée. »

Réplique de Jean-Thierry Maertens

Je remercie tout d'abord la revue du droit de réplique qu'elle m'offre et que je ne veux utiliser que très brièvement.

Voici donc qu'un personnage du mythe a été changé : le Tirésias redivivus de notre temps ne se trouve plus en face d'Athéna mais d'Artémis-au-carquois-de-flèches-pointues. Disons qu'il se sent assez à l'aise à la lecture des quelques pages de Madame Jeanne Lapointe, un peu étonné toutefois de trouver ces réflexions à la suite des siennes.

Pour parler sans paraboles, Tirésias est précisément un personnage fatigué du discours phallique et, en particulier, de la distinction nature-culture qui le fonde et qui n'est qu'un produit de l'imaginaire. Il est tout aussi fatigué de son voyeurisme lassé du corps imaginaire de la femme qu'il s'offre du lieu de ses propres fantasmes. Et c'est bien l'essentiel du mythe (fût-il relu avec quelques transpositions) qu'il est donné à Tirésias de dépasser ce corps imaginaire et, par la grâce de la maîtresse de l'écriture, d'atteindre un corps « réel », quitte à en devenir aveugle-voyant.

Il est bien vrai que, depuis Thèbes, les Tirésias n'ont guère été nombreux au cours de l'histoire : de papes en ayatollah, les hommes ont tout fait pour oublier la leçon du mythe : c'est bien celle aussi de mon article. Or voici que, parmi les nombreuses femmes qui ont écrit de tous temps (et plus que leur nom au bas d'un aveu), quelques écrivaines contemporaines veulent soudain « écrire leur corps », comme si elles allaient par là dénuder le corps imaginaire dont on les affuble pour atteindre à un « réel » et de la sorte aveugler une nouvelle fois les mâles. C'est tout ce que ce texte a voulu dire, d'un point de vue de mâle, enfermé dans son propre discours, d'autant plus d'avoir observé une écriture du corps qui ne va pas bien loin et n'aide guère à rendre voyant celui qui voudrait dépasser son voyeurisme et les clichés fantasmiques de son discours.

La lecture des remarques de Madame Lapointe ne m'a pas aveuglé. Je vois poindre une nouvelle domination où l'illusoire et intempêtif sexionnement n'est pas mort!

J-T. M.